

« Rencontre à Tolède »

Chaque matin depuis presque trois semaines, Flavia, une jeune fille d'une vingtaine d'années, ouvrait chaque lettre reçue y compris celles adressées à ses parents car ceux-ci étaient en croisière le long des côtes norvégiennes et Monsieur Sivarez, le père de Flavia, lui avait demandé de contrôler le courrier pendant leur absence. Ce courrier plutôt banal était bien vite parcouru par Flavia jusqu'au jour du vingt-cinq Juin, à cinq jours du retour prévu par ses parents, où un courrier adressé à son père l'intrigua particulièrement.

Flavia eût aimé partir en Norvège mais c'était la période des examens et Flavia qui se destinait à une carrière dans la magistrature ne pouvait se permettre de partir en voyage.

Elle lut et relut plusieurs fois cette lettre inattendue. La jeune fille était perplexe, abasourdie. Elle ne put s'empêcher d'y penser tout au long de cette journée. Elle mangea son repas de manière instinctive tout en observant fixement la photo qui se trouvait en face d'elle, posée sur le buffet. Ses parents figuraient sur cette photo ; ils étaient en costume espagnol traditionnel et se tenaient par le bras. Ils devaient avoir vingt à vingt-cinq ans et Madame Sivarez avait toujours dit à Flavia que cette photo avait été prise en Espagne, à Tolède, la ville où, disait-elle, ils s'étaient connus.

Flavia réfléchissait, faisait des suppositions, allant d'hypothèses insignifiantes à d'autres plus dramatiques. Elle ne savait laquelle privilégier. Supposant que des souvenirs de sa petite enfance l'aideraient à comprendre cette révélation plutôt laconique, elle essaya de se remémorer des événements dont sa mère, Conchita Sivarez, avait pu lui parler. Aucun ne répondait à ses interrogations. Son père fut toujours plus secret sur son passé et c'était de lui qu'il s'agissait. Cette lettre laissait entrevoir qu'il pouvait y avoir un événement ou un moment de la vie de Monsieur Sivarez que ce dernier aurait toujours caché, à son épouse peut-être, à Flavia assurément.

Flavia tenait absolument à découvrir des précisions relatives à ce troublant courrier. Une force irrésistible l'attira dans la chambre de ses parents où elle espérait découvrir quelque chose. Cette lettre étant adressée à son père, il lui fallait, pensait-elle, mener au préalable des investigations dans les affaires de son père. S'il avait souhaité cacher quelque chose à sa fille, nul doute qu'il n'aurait guère laissé de papiers personnels, d'articles de journaux, de photos peut-être, en un lieu commun de la maison. Il les aurait mis à l'abri des regards, dans les tiroirs de son bureau ou dans sa table de nuit. Les tiroirs du bureau étaient toujours fermés à clef et, hélas, Flavia ne l'avait guère. Certes, il eût été plus logique et plus aisé d'attendre le retour de ses parents et de questionner franchement son père mais Flavia ne s'en

sentait guère capable et craignait même d'être maladroite dans ses propos ou ses questions.

De plus, Flavia était trop tourmentée pour attendre sereinement le retour de son père. L'affaire semblait trop grave. Avec une certaine angoisse et un sentiment de honte mélangés, elle se mit pour la première fois à fouiller dans la table de nuit de son père pour y découvrir, peut-être, une quelconque photo, une quelconque lettre, un quelconque papier qui l'éclairerait.

Ayant découvert bien des photos de ses parents, photos exprimant leur indéfectible amour, leur naïveté à peine émoussée par leurs années de vie commune, elle fut en admiration mais se sentit de plus en plus confuse, honteuse d'avoir violé leur passé. Dans son trouble, elle rangea ces photos à la hâte, craignant un peu tard de les avoir désordonnées.

Elle eut beau se reprocher de procéder ainsi à cette indécente exploration, à cette intrusion coupable dans l'intimité de ses parents, l'objet de cette lettre la poussait néanmoins à prolonger ses investigations. Flavia supposa alors que le secret qui constituait la teneur de la lettre était peut-être un secret partagé par ses parents. Il eût été possible alors que ce fût dans la table de nuit de sa mère qu'elle trouverait des papiers plus explicites que la lettre reçue. Pourquoi, se disait-elle, avait-elle été tenue dans le secret ? Elle ne parvenait à comprendre ce silence de ses parents ou, inconsciemment, peut-être se refusait-elle à trouver quelque justification à leur attitude.

Obsédée par l'objet de cette lettre, elle ouvrit donc la table de nuit de sa mère. Au-dessous de tubes destinés au maquillage, d'anciens bigoudis, de bijoux plutôt communs, elle découvrit une boîte décorée avec goût dans laquelle se trouvaient les lettres d'amour qu'Ignacio Sivarez avait abondamment envoyées à Conchita avant qu'elle ne devînt Madame Sivarez.

Flavia ne lut que quelques lignes de la première lettre et se mit à pleurer d'émotion et de remords. Jamais elle n'eût dû enfreindre le passé romantique et amoureux de ses parents.

Pourtant, cette lettre rongea son esprit et sema d'insoutenables doutes quant à la personnalité de son père. Amertume, souffrance ou colère, que lui apporterait la vérité ? Elle voulait tout savoir mais elle le redoutait tout autant.

Dans son trouble, son émoi, en se redressant elle fit tomber la lampe de chevet de sa mère qui se brisa aussitôt. Cette lampe de chevet en cristal de Bohême avait été offerte à Conchita par Ignacio au retour d'un voyage professionnel en République tchèque. Madame Ivarez y tenait beaucoup. Flavia était épouvantée et imaginait déjà le visage de sa mère lorsqu'elle découvrirait ce drame. Flavia ne pourrait pas même rendre coupable de cet accident son vieux chat. C'eût été irrespectueux pour ce matou, si animal fût-il, d'autant plus qu'il n'allait jamais dans les chambres et restait au salon. Il eût été tout autant impossible que Flavia prétextât avoir fait chuter cette lampe en faisant un peu le ménage. Madame Sivarez ne voulut jamais que sa fille participât aux besognes ménagères et elle préférait qu'elle se consacrat totalement à ses études.

Désespérée, Flavia, qui avait même songé un instant à faire disparaître la lettre, acte aussi lâche que vain, ne se résolut pas toutefois à abandonner ses investigations. Tant pis, se dit-elle, je forcerai la fermeture des tiroirs du bureau de mon père.

Elle alla donc au sous-sol, dans l'atelier de son père, et y prit quelques outils susceptibles de lui permettre d'ouvrir les tiroirs. Son intuition lui murmurait que la réponse à ses interrogations se trouvait en ce meuble.

Armée de ces quelques outils, elle se rendit alors à l'étage et, perdant toute raison, s'efforça de briser la fermeture du premier tiroir. Elle découvrit une pile de documents administratifs, bien ordonnés, et relatifs à la retraite de Monsieur Sivarez. Elle ne s'attarda pas sur le contenu de ce premier tiroir et fit usage d'un gros tournevis pour ouvrir le second. En voulant le dégager, celui-ci étant très lourd, elle le tira avec tant de force qu'il l'entraîna et qu'elle se retrouva sur la moquette. Tandis qu'elle se redressait péniblement et ressentait une vive douleur en un pied, elle entendit un vrombissement. Ses parents étaient de retour alors qu'ils ne devaient être là que deux jours après.

Affolée, Flavia sentit ses jambes se dérober sous elle, sa gorge se serrer, son visage se crispier, son cerveau se paralyser. Elle descendit l'escalier tel un automate et alla ranger les outils de son forfait au sous-sol. Tandis que toute essoufflée, elle regagnait le rez-de-chaussée, elle entendit son père crier :

- « Flavia, c'est nous...Appuie sur la commande du volet du garage, s'il te plaît... »

Flavia obéit aussitôt mais fut incapable de répondre à son père.

Après les embrassades habituelles et les questions de ses parents qui perçurent une certaine gêne dans le regard de leur fille, Madame Sivarez se permit une question et la formula avec un petit sourire :

-« Tu as l'air troublée...Tu as un petit copain qui est ici ? »

-« Pas du tout » répondit Flavia sur un ton affirmatif et sans réfléchir un seul instant, sans aucun tact, elle regarda son père avec un œil sévère qu'il ne lui connaissait pas , et lui jeta au visage :

- « T'as fait de la prison ?

- Comment le sais-tu ?

- Tiens, voilà ton courrier...»

3

Monsieur Sivarez était confus, ne sachant comment répondre à sa fille. Puis, il se ressaisit et lui dit simplement :

- « Flavia, tu as dû voir dans cette lettre que la peine d'emprisonnement qui m'avait été infligée est depuis longtemps effacée dans mon casier judiciaire.

-Le motif n'apparaît pas en cette lettre. Explique-moi tout.

-En deux mots, voici de quoi il s'agissait. J'avais dix-huit ans, je n'avais pas

de travail et ne pouvais compter sur mes propres parents. Un copain de quartier m'a proposé de vendre à la sauvette des cigarettes à Barbès. Je l'ai suivi mais dès le deuxième jour, moins subtil que lui, je fus pincé par la police. J'écopai six mois d'emprisonnement. Voilà tout...Vois-tu, Flavia, si tu deviens magistrate, tu seras confrontée à de tels cas et, sans doute me verras-tu derrière un quelconque trafiquant par trop naïf. »

- « C'est probable. Mais Maman, elle l'a su ? »

Madame Sivarez ne laissa point le temps à son époux de répondre et elle s'adressa à sa fille sur un ton solennel.

- « Flavia, nous t'avions menti et pensions qu'il fallait le faire. Lorsque ton père fut incarcéré, je ne travaillais pas encore aux impôts, j'étais surveillante pénitentiaire et c'est ainsi que j'ai connu ton père, et non à Tolède, où nous sommes allés plus tard en voyage. Très vite, je suis tombée amoureuse de ton père. Ce fut réciproque et je pris la décision de démissionner car cette situation me mettait dans l'embarras vis-à-vis du directeur du centre de détention mais aussi vis-à-vis des autres détenus. Je trouvai du travail aux impôts et, à la sortie de prison de ton père, nous nous sommes mariés. »

Tandis que Flavia était touchée par les propos de sa mère, son père reprit la parole :

-«Ce n'est pas un mensonge cette fois mais une très bonne nouvelle que nous devons justement te confier ces jours-ci. Tu sais que la société immobilière où je travaille se porte mal. C'est pourquoi j'ai passé le concours pour être contrôleur des impôts. Je suis admis.Voilà pourquoi il me fallut demander une pièce attestant que mon casier judiciaire était vierge...Cette lettre reçue . »

En souriant, la jeune fille demanda ;

- « Mais alors, tu vas de nouveau travailler avec Maman ?

-Je ne connais pas encore mon affectation mais nous l'espérons... »

Flavia alla préparer un petit café dans la cuisine mais, tout en le préparant, elle songeait, avec anxiété, à la lampe en cristal brisée, aux tiroirs de bureau fracturés et elle se demandait fébrilement comment expliquer à ses parents ce qu'elle venait de faire.

La sonnette retentit. Madame Sivarez ouvrit la porte et vit deux gendarmes. Ils l'interrogèrent et Madame Sivarez cria aussitôt à sa fille :

- « Flavia, nous n'avons pas été cambriolés cette nuit ? Les gendarmes se renseignent car divers pavillons ont été visités. »

La jeune fille, avec une habileté coupable, répondit aussitôt aux gendarmes, sous le regard de ses parents :

- « Cette nuit, j'ai entendu du bruit venant du premier étage. »

J'allais vous en parler, dit-elle alors en regardant ses parents. Puis elle

ajouta :

- « J'avais peur, terriblement peur. J'ai fermé ma chambre à double tour. Ce matin, en descendant, je comptais aller voir mais lorsque j'ai remarqué que la porte était entrouverte, j'ai hésité. Je ne suis pas allée voir. »

Aussitôt, Monsieur Sivarez se précipita dans les chambres. Il redescendit aussitôt et demanda aux gendarmes de bien vouloir l'accompagner pour rédiger leur procès-verbal Madame Sivarez, et Flavia, plutôt gênée, les suivirent.

Flavia ne disait mot et écoutait les suppositions, toutes erronées, formulées par ses parents et laissant les gendarmes circonspects.

Son mensonge resterait-il secret aussi longtemps que le fut celui du séjour de Monsieur Sivarez en prison ?